

LE DEUXIEME SEXE DANS LA SOCIETE ET LES MEDIAS

Production et interprétation des messages médiatiques au Québec et en Roumanie

Daniela Roventă-Frumușani
Université de Bucarest

1. Postmodernité et postféminisme?

A ce début de millénaire sommes-nous en train d'assister à la fin de la belle époque du féminisme?

L'industrie de la pornographie est toujours aussi florissante qu'aux années des grandes batailles féministes (70), les publicités qui instrumentalisent le corps de la femme pour vendre des bières blondes ou rousses, des machines-outils ("Cette tondeuse de gazon est si facilement maniable qu'elle peut être utilisée même par une femme?"), des voitures etc. etc. sont aussi nombreuses sinon plus nombreuses et séduisantes, les blagues avec des blondes idiotes prolifèrent et la liste pourrait continuer *ad libitum* et *ad infinitum*. Mais l'on entend peu de protestations contre ces pratiques naturalisées comme les appelle Pierre Bourdieu dans *La domination masculine*. Ce qui plus est, la dénonciation de ces pratiques discriminatoires à l'égard des femmes ennuie plus qu'elle ne dérange et les dénonciations sont taxées de radicalisme, intolérance ou manque d'humour, comme le remarque avec amertume la sociologue canadienne Simone Landry dans une pertinente analyse du féminisme québécois.

Tout questionnement de la catégorie femme amorce une réflexion légitime non seulement sur l'identité et les valeurs féminines, mais aussi sur des valeurs universelles telles "empowerment", "recomposition" identitaire, facilitation du relationnel, de l'échange, de la communication (autrement dit, valorisation de l'expérience, de la mémoire, des histoires de vie en complément à l'expertise et à la compétitivité concurrentielle).

Or, une telle recomposition identitaire est fondée en égale mesure sur le changement volontariste de l'ordre social (les débats actuels sur la parité, les droits des minorités), et sur la réflexion critique, dénonciatrice des stéréotypes de pensée et d'action (cf. Pierre Bourdieu *La domination masculine*): "Il faut cesser de penser que l'individu est au service de la société, est défini par ses fonctions et sa contribution à la vie collective, et faire de l'individuation l'objet central de l'éducation scolaire ou familiale et du droit" (A. Touraine, 1999:142).

Avec la chute du communisme et les crises (financières mondiales) du libéralisme, ce qui se profile à l'heure actuelle c'est une "troisième voie" (cf. Anthony Giddens entre autres) de flexibilité de l'organisation sociale à même de fournir aux acteurs sociaux la capacité de prendre l'initiative. Si la modernisation occidentale s'est accomplie à travers de multiples polarisations vécues comme opposition dominants/dominés: initiative des entrepreneurs /vs/ routine des salariés; "lumières" civilisatrices des colonisateurs /vs/ primitivisme des colonisés et *last but not least* rationalité masculine modélisant l'espace public et la logique

économique et socio-culturelle /vs/ sensibilité, intuition, esprit sacrificiel féminins gouvernant la sphère privée.

Or, après les grands mouvements de libération coloniale on assiste durant la seconde moitié du XXe siècle à deux autres grandes formes de “recomposition” du monde: la pensée et l’action féministe étroitement liée à celle écologique, comme reponsabilité à l’égard des valeurs de la nature (en tant que réservoir de vie) et de la culture (activation d’un formidable potentiel humain annihilé symboliquement, renié comme identité autre, différemment engagé dans la course au pouvoir et au rendement). “Après le mouvement ouvrier et les mouvements de libération nationale et comme eux, ce mouvement [des femmes, n.n.] lutte pour le dépassement des oppositions hiérarchisées entre un pôle rationnel masculin, bourgeois et occidental, et un pôle irrationnel féminin, populaire et indigène” (A. Touraine, 1999:99).

Nous espérons que ce regard (sociologique, médiologique) sur les femmes contribuera à l’approfondissement *des axes de l’altérité*: axe *axiologique* (valorisation et non plus exclusion de l’autre dans un dialogue culturel fécond), axe *épistémique* (connaissance en profondeur de l’autre) et axe *praxiologique* (intégration et non plus assimilation ou exclusion du différent), ainsi qu’à la dissolution de ce que Pierre Bourdieu appelle la *violence symbolique*, exercée essentiellement par les voies symboliques de la communication et de la connaissance, ou plus exactement de la méconnaissance qui a transformé l’histoire en nature et l’arbitraire culturel en naturel.

S’il est vrai que le principe de perpétuation du rapport de domination masculine ne réside pas principalement au sein de l’unité domestique [...], mais dans des instances telles que l’école, ou l’Etat, lieux d’élaboration et d’imposition des principes de domination qui s’exercent au sein même de l’univers le plus privé, c’est un champ d’action immense qui se trouve ouvert aux luttes féministes ainsi appelées à prendre une place originale et bien affirmée au sein des luttes politiques contre toutes les formes de domination (P. Bourdieu, 1999:82).

C’est au sein de ces luttes et donnant sens et légitimité aux constructions identitaires responsabilisantes que se situe le présent état de lieux et vecteur d’action future.

Si les médias découpent symboliquement le réel en métamorphosant les événements en mythes médiatiques et si les individus agissent à partir de ces images plutôt qu’à partir de leur propre expérience, la modalité dans laquelle la presse, la radio, la télé opèrent, devient une question cruciale à une époque de destructuration/restructuration des valeurs fondamentales (liberté, identité, éthique).

Le positionnement de la femme dans l’espace public et les médias est significativement marqué par la logique de l’information marchandise induite par la concurrence farouche de l’économie de marché, autrement dit, par l’inégale distribution de visibilité et participation dans l’espace public: minorité de leaders surinformés et suréquipés /vs/ majorité silencieuse sousinformée, sousreprésentée, sinon totalement ignorée.

L’annihilation symbolique de la femme (par trivialisations, invisibilisations et immobilisations dans des emplois subalternes, mineurs) remarquée par Gaye Tuchman il y a vingt ans déjà, se perpétue paradoxalement en dépit de la révolution féminine décrite par Gilles Lipovetsky dans *La troisième femme*, des plaidoyers pour la parité (cf. l’un des derniers numéros du *Monde Diplomatique*) et de la revalorisation de la différence (ethnique, religieuse, de genre). Il s’agit plutôt d’une lente évolution que d’une véritable révolution.

Bien que la mode ne soit plus aux grands mouvements sociaux, aux grandes mobilisations collectives, mais plutôt aux projets identitaires individualisés, on ne doit pas oublier que le féminisme est le *-isme* qui a le moins nui au cours de l'histoire: par contre, dans un effort synergique il a contribué à changer le sort de la moitié de l'humanité réduite au silence. En fait, même si le terme féminisme est associé aux concepts "historiques" tels postcommunisme, société postindustrielle, postcolonialisme, il faudrait distinguer l'acception reliée à la pratique militante, donc à un certain recul ou désaveu des projets mobilisateurs de l'acception théorique reliée au poststructuralisme, déconstructionnisme etc qui représente une avancée du féminisme vers une pensée plus complexe (cf. aussi C. Maillé, 2000:88).

Les femmes journalistes et les chercheuses féministes ne tardent pas de fustiger ceux et celles qui croient à la désuétude du féminisme:

Nous ne sommes pas dans une ère postféministe. L'expression m'a toujours donné l'urticaire. Elle sonne trop comme un enterrement de première classe. Comme disait la journaliste-éditrice américaine Gloria Steinem: 'Parlons-nous de postdémocratie?'. Non, le féminisme n'est pas mort. Il fait une pause, en attendant peut-être que les hommes emboîtent le pas pour la prochaine étape (C.Maillé, 1994:440).

A la même époque (1996) la journaliste Madeleine Poulain proposait à son émission "Le Point Média" un reportage sur les conditions de possibilité d'un magazine féministe. En interrogeant une journaliste française: "Est-il encore possible de proposer un contenu féministe dans votre magazine?", elle reçoit la réponse: "Féministe? Mais c'est complètement démodé?". C'est que pour la génération X, le féminisme n'est plus une position confortable par ses connotations extrémistes et aussi "vieux jeu": "Dans de nombreux milieux il est malvenu de s'afficher comme féministe. Il faut avoir 60 ans, la liberté académique et la sécurité d'emploi pour le déclarer impunément" (F. Descarries, 1999:528).

C'est pourquoi l'urgence ressentie par les chercheuses et militantes féministes du Canada est la consolidation des acquis, même si c'est un luxe et l'optimisation du réseautage entre féministes d'Etat, chercheuses et militantes, afin de lutter efficacement contre "les problèmes que provoquent l'effritement de l'Etat providence et la crise du travail" et ce faisant "construire les liens, les interfaces, les passerelles qui font toujours défaut, en vue de maintenir les capacités d'action et d'intervention" (F. Descarries, 1999:503).

Il est bien évident que la **légitimité de la question "femmes"** ne va pas de soi, étant l'output d'une *couverture médiatique* adéquate, d'une *synergie au niveau de l'éducation et socialisation* des jeunes filles, ainsi que des *politiques publiques* de soutien.

Nous devons déconstruire, en plus des connaissances androcentriques les préjugés qui circulent sur l'analyse féministe. Nous devons convaincre qu'elle est une épistémologie et non pas une simple idéologie. Nous devons démontrer que l'épistémologie féministe est pluraliste, critique et évolutive et non pas orthodoxie sectaire. Nous devons continuer de proclamer la légitimité du sujet "femmes". Bref, nous devons accepter de déranger (M. Dumont, 1999:529).

Si les pays occidentaux traversent une période de guerre froide antiféministe (le *backlash* dont parle Susan Faludi), les pays postcommunistes rejettent le féminisme sans l'avoir connu véritablement.

A certains égards la dégradation de l'identité féminine dans les pays postcommunistes qui traversent un antiféminisme sans avoir connu le féminisme (l'époque communiste étant une naturalisation forcée de la différence) est corrélable à l'antiféminisme ouest-européen actuel basé sur la recomposition identitaire féminine "family based", dérivant en emplois *part-time*, travail à domicile, jusqu'à la féminisation de la pauvreté et la discrimination salariale et professionnelle.

En Russie, un homme politique n'hésite pas à affirmer: "Si nous nous imaginons l'humanité comme une grande famille, alors les femmes sont responsables pour la continuité et la stabilité du système, alors que les hommes expérimentent, avancent, prennent des risques. Les femmes ne peuvent pas jouer un rôle primordial, pas même égal" (P.Watson, 1997: 149)

La démocratisation des pays ex-communistes s'est avérée mysogine dans tous les Etats, bien que pour des raisons différentes: la résurrection de l'Eglise catholique en Pologne et en Croatie, de celle orthodoxe en Roumanie, à côté du syndrome Elena Ceaușescu. Dans la mesure où les femmes ont été considérées bénéficiaires du système communiste ou ayant comme allié l'Etat communiste, le féminisme a été identifié dans les Etats ex-socialistes avec le socialisme et a été répudié comme antinational et antinaturel (les femmes commissaires ou type Ana Pauker étaient d'importation, des produits de l'internationalisme bolchevik).

2. Les femmes dans les médias. Recherches féministes

2.1. Récits de vie. Vers de nouveaux paradigmes

Après bien des études quantitatives structurales, exactes, trop souvent desincarnées et démotivantes pour la diffusion "de masse", le retour à la mémoire, à l'histoire vécue au quotidien, nous a déterminé d'épouser le regard compréhensif de l'écoute.

Vu que les femmes journalistes ont selon Colette Beauchamp (1987: 243) une "vision différente des choses", "une approche plus communautaire de la vie sociale", plus à l'écoute des autres (*ibid.*, 253), il nous a semblé pertinent de jeter un regard surplombant sur les attentes, fins et conquêtes des femmes journalistes, ainsi que sur la réception des lectrices.

Bien que ce soit déjà un truisme, il nous semble impératif de rappeler qu'une représentation féminine accrue dans les effectifs des médias devrait petit à petit mener à des décisions éditoriales différentes (la nature de la nouvelle retenue et mise en scène; le rapport hommes/femmes dans les *hard news* /vs/ *soft news*; la présence ou l'absence des pages féminines dans les grands quotidiens; les stratégies d'interview). A ce propos, on ne cesse de rappeler que la femme, même en position de leader, sera plutôt construite en termes d'apparence et moins de programmes, sera questionnée autant sur les couleurs préférées et la vie de famille que sur les options idéologiques.

Un stéréotype concernant les femmes professionnelles veut qu'elles soient moins intéressés que les hommes par les avantages matériels, mais, par contre, plus attentives au climat de travail, à ce que leur métier apporte aux autres.

Si une journaliste canadienne explique avoir choisi le journalisme pour faire de la terre un endroit meilleur (D. Pritchard & F. Sauvageau, 1997:46), une journaliste roumaine veut aider les gens en leur fournissant à temps des informations essentielles (entrevue personnelle).

Les femmes accordent une importance plus grande que les hommes à cette possibilité d'aider les gens et d'améliorer le milieu de vie communautaire. "En outre, elles cherchent moins à influencer l'opinion publique, mais davantage à donner aux gens ordinaires la chance de s'exprimer dans les médias" (D. Pritchard & F. Sauvageau, 1997: 53).

Le regard porté sur l'autre visualise en fait l'éthique du souci, définie par Carol Gilligan en opposition avec l'éthique masculine de la justice, du principe abstrait appliqué à la lettre.

Les femmes doivent avoir de l'audace, se faire confiance, ne pas se laisser détourner par le modèle masculin qui domine dans la profession, elles doivent rester fidèles à leur nature. Ça veut dire que la nature leur a donné le goût de la perfection, du travail bien accompli. Et je pense qu'elles doivent savoir qu'elles sont douées pour la communication, qu'elles ont des avantages sur les hommes dans ce domaine: le regard, l'importance du détail dans le journalisme, le respect de la vérité. Aussi cette espèce de désintéressement qui fait qu'une journaliste rend compte de la réalité sans se laisser détournée par les avantages matériels ou la gloire. Ça je pense que les femmes peuvent le faire très bien, il faut qu'elles soient fidèles à elles-mêmes. (Madeleine Poulain, journaliste à Radio Canada, entrevue personnelle).

Même si les habiletés de communication, l'empathie et la recherche de dialogue avec l'autre - aptitude soit disant féminine - sont la marque du nouveau siècle (Alain Touraine, *inter alii*), les deux univers de l'information et le milieu universitaire sont déterminés par la culture masculine:

Je suis professeur depuis treize ans et j'ai eu dans ma vie à vivre dans deux mondes masculins: de l'information et de l'université. Dans les deux cas, les femmes au Québec sont encore minoritaires. Dans une recherche que j'ai faite en '95- '96. j'ai réussi à évaluer assez exactement la proportion des femmes journalistes au Québec et au Canada. On a découvert que cette proportion représente à peu près 28% pour l'ensemble. Quand on considère qu'il y 20 ans, elles étaient autour de 15%, ce n'est pas une progression rapide. A l'université c'est à peu près la même chose. Nous sommes, *grosso modo*, au Québec 20-21% de femmes professeurs universitaires. Dans certaines universités c'est plus bas, donc ce sont des univers masculins et l'une des caractéristiques des univers masculins où les femmes sont minoritaires est que les règles du jeu sont déterminées par une culture masculine; ce qui change dans les professions où les femmes atteignent une proportion assez grande pour avoir une influence. Les sociologues américaines ont parlé d'une masse critique: tant qu'on n'a pas atteint cette masse-là, on a statut de minorité. Alors, il y a deux choses qui sont liées à la situation dans laquelle j'ai travaillé depuis le début de ma vie active: d'une part, on est plongé dans un univers qui est déterminé par les valeurs et principes masculins. Comme nous sommes douées, nous sommes capables de les assimiler, donc acquérir non seulement une formation intellectuelle ou technique, mais aussi apprendre les règles du jeu et jouer d'après ces règles-là, tout en conservant notre appartenance à une culture féminine. C'est comme si les femmes qui travaillent dans l'univers masculin sont toujours bilingues ou biculturelles. Mais l'autre chose qui est beaucoup plus difficile à vivre, c'est qu'on conserve toujours un statut de minoritaire, on est différent au sens où Simone de Beauvoir a défini l'altérité pour les femmes comme caractéristique du patriarcat: être autre et être différent dans un univers masculin, ça veut dire nécessairement être moindre, être inférieur.

Ce n'est pas comme donner une étiquette d'inférieur, mais plutôt un complexe d'exigences plus haut pour nous. (Armande Saint-Jean, journaliste et professeure, entrevue personnelle).

En dépit des acquis du mouvement féministe très actif sur le continent nord-américain dans les années 70-90, ce qui a conduit les chercheuses à parler de féminisme d'Etat et de la représentativité accrue des femmes dans la vie politique, économique etc., les femmes journalistes et les chercheuses féministes considèrent ces résultats provisoires, pas assez visibles, toujours à reconquérir.

La rareté des nouveaux emplois et la généralisation du travail à la pige amène une de mes interlocutrices à réfléchir amèrement:

Les gens font beaucoup la pige. Les jeunes sont les premiers mis à la porte. Mais les jeunes hommes arrivent à s'en tirer plus vite. En plus, les femmes pigistes travaillent généralement pour des journaux communautaires, donc moins de sous, alors que les hommes collaborent à des journaux financiers (Francine Plourde, journaliste Radio Canada, entrevue personnelle).

La perception du rôle crucial du journaliste pour une société démocratique est très aigüe chez les femmes, et leur engagement dans la carrière est total, malgré la difficulté structurale de la conciliation vie privée/vie professionnelle.

“Le métier de journaliste est indispensable à la démocratie. Tuer la presse était la première tâche de toute dictature [...] Si c'était à refaire, j'aurais choisi le même métier, peut-être aussi professeur d'université et même institutrice” ajoute Francine Plourde, qui voit dans le journaliste comme dans le professeur un médecin de la société, un bâtisseur de caractères qui construit l'identité des autres tout en se repensant et reconstruisant soi-même.

Les hommes journalistes reconnaissent la valeur de l'approche relationnelle, plus humaine et empathique apportée par les femmes dans la presse, mais consubstantielle à une certaine dévalorisation du métier (Armande Saint-Jean, Simone Landry, Antoine Char). En fait tout le long de l'histoire, la pratique d'un genre ou type discursif a été rehaussée par la présence des hommes (voir l'histoire du roman, pratiqué initialement par des femmes, mais valorisé par les signatures d'hommes) et banalisé sinon carrément dévalorisée par l'entrée des femmes.

Pour certaines femmes journalistes, la démocratisation du métier due à l'entrée des femmes ne signifie pas dévalorisation, mais “déglamourisation”, donc disparition de l'aura magique de l'oeuvre unique d'une personne exceptionnelle.

“Le développement du journalisme civique beaucoup plus proche des réalités du public, plus à l'écoute du public serait une autre marque de la féminisation du métier. Ce journalisme est pratiqué plus par des femmes que par des hommes et décrié plus par les hommes que par les femmes”, remarque Antoine Char, journaliste au *Devoir* et professeur au Département des Communications de l'UQAM, sans oublier d'ajouter le dramatique *double bind* qui pèse sur la journaliste:

La journaliste doit respecter le *dead-line*; pour cela, il faut courir à la maison, s'occuper des enfants etc. Son identité est en perpétuel questionnement, car on est journaliste 24 heures sur 24 et non pas de 9 à 5. La femme est piégée dans tout ça ou elle fait retarder au maximum un certain épanouissement (Antoine Char, communication personnelle).

L'adoption de nouveaux modèles de comportement, de nouveaux types de famille (union libre, famille monoparentale, famille homosexuelle), le choix des métiers autres que les traditionnels infirmière, secrétaire, professeure, ainsi que la présence des voix des femmes dans l'espace public rendent désuet l'exemple paradigmatique de stéréotypisation infériorisante évoqué par Colette Beauchamp au début de notre entrevue: "A la fin de mes études, je suis entrée à l'hebdomadaire *Populaire* comme directrice des pages féminines. Partout où j'allais, on me posait la même question: "Vous êtes la secrétaire de Mme Beauchamp?"

Mais le célèbre plafond de verre pour les postes de décision existe et la masse critique des femmes en journalisme et politique n'existe toujours pas. Ce qui inquiète c'est l'effritement chez les femmes elles-mêmes des aspirations féministes, le silence des médias non seulement sur les réflexions féministes les plus récentes, mais aussi sur des événements concrets marquants tels la marche des femmes au Québec qui a mobilisé 30 000 femmes à l'automne 2001:

Pour changer cet état de choses il ne faudrait pas trop compter sur les grands médias qui sont des mâles-médias. Peut-être faudrait-il recourir aux nouvelles technologies (les groupes des femmes n'ayant pas beaucoup d'argent) et fonder une agence de presse sur Internet... Moi je considère qu'il n'y aura pas de véritable changement, à moins que ce ne soient les femmes qui le fassent. Elles sont plus concrètes, elles ont des enfants, elles gèrent les budgets. Elles doivent pouvoir appliquer leur mesure" (Colette Beauchamp, entrevue personnelle).

Mais à l'époque du crépuscule des grands récits fondateurs et même de fin de l'histoire, il est bien difficile "d'être féministe et de le dire. Des femmes s'en sont éloignées."(Simone Landry, entrevue personnelle), du moment que les médias ont décrété la révolution féministe terminée.

Les aspirations prêtées aux féministes sont contestées à droite comme à gauche au nom d'intérêts supérieurs qui opposent la liberté à la censure, la cohésion familiale à l'individualisme féminin, la concurrence loyale aux quotas...Même à l'apogée de leur popularité, les féministes sont handicapées par l'antiféminisme ordinaire (C. Bard, 1999:301).

Même au niveau universitaire le nombre des cours centrés sur les femmes diminue en Europe Occidentale eu en Amérique du Nord (seul le cours "Femmes et cinémas" est maintenu sans problèmes à l'UQAM); la problématique féminine est insérée de façon discontinue dans d'autres cours, les pages sur la condition féminine des grands quotidiens ont disparu (à l'exception de la page femme du *Journal de Montréal* signée par Monnelle Saindon), de même que les revues féministes telles *La vie en rose*, *Tête de pioches* etc., alors que les publications genre *Elle*, *Cosmopolitan*, *Madame*, *Châtelaine* pullulent

La survie de la recherche féministe en milieu universitaire est également menacée. Les programmes de subvention sont de moins en moins généreux et de plus en plus compétitifs, alors que les chercheuses féministes disposent de moins en moins de temps pour des recherches spécifiques qui risquent de les placer à la "remorque" de la recherche.

2.2. La femme dans la presse écrite roumaine. Mythes et réalités

Dans l'époque actuelle d'explosion des différences, on assiste à l'augmentation des "altérités": les moins nombreux (minorités religieuses, ethniques, sexuelles), les moins intégrés économiquement et politiquement (femmes, groupes défavorisés). Les différents aspects de l'identité ont constitué et constituent un pôle catalyseur: l'identité nationale, ethnique, sexuelle.

Le recours à l'identité devient obligatoire dans les moments de rupture, de crise, quand la communauté revient à ses mythes fondateurs, aux références verticales de sa mémoire collective pour éclairer les références sociologiques, horizontales du *hic et nunc*.

Paul Ricoeur présentait dans *Temps et récit* la construction de l'identité comme opération narrative; en partant de l'analyse de l'autobiographie il constate que l'histoire d'une vie est continuellement refigurée par toutes les histoires véridiques et fictives que le sujet raconte sur soi-même. Cette refiguration transforme la vie même en tissu d'histoires racontées. Autrement dit, l'individu et la communauté s'identifient à ce qu'on en raconte. Or, dans la construction de l'identité minoritaire, infériorisée par rapport à la majorité, les médias jouent un rôle essentiel par la diffusion des représentations sociales comme instruments de catégorisation des personnes et des comportements.

Entre l'impersonnel du stéréotype et la personnalisation médiatique de quelques figures, l'Autre n'est pas seulement le dissemblable (l'étranger, le marginal, l'exclu), mais aussi le "terme manquant, le complémentaire indispensable et inaccessible" (E. Landowski, 1997:10), qu'il s'agit de rendre présent et signifiant ("pratique sémiotique en situation qu'est précisément la production de l'Autre, comme faisant sens" - E. Landowski, 1995:12).

Par rapport à la situation de l'Europe Occidentale (domination masculine dans les emplois techniques et décisionnels et féminine dans les emplois administratifs et certains secteurs traditionnels: culture, éducation), l'Europe Orientale et Centrale s'inscrivent dans la même sous-représentation au niveau de l'agent émetteur (créateur d'émissions radio ou télévisées etc.) et au niveau du contenu. Malheureusement, la presse écrite roumaine qui souffre du syndrome *Evenimentul Zilei* (le *Bild* ou *Journal de Montréal* roumain) emploie le corps de la femme comme support (narratif et iconique) des faits divers sensationnels, comme accrochage publicitaire et levée de tabous (le "boom" de la presse érotique et pornographique).

Par contre, les femmes dans la profession (santé, éducation, recherche etc.), les femmes au chômage, les femmes des partis ou ONG, les femmes rédacteurs en chef des publications importantes (Alina Mungiu, Elena Stefoi, Gabriela Adamesteanu etc.) n'arrivent que rarement à passer leur message dans les médias, à questionner leur image et condition. Si dans les médias occidentaux on constate l'émergence d'une nouvelle personnalité féminine ironique, décontractée, sophistiquée, pastichant les stéréotypes traditionnels, dans les pays postcommunistes on remarque un retour presque narcissique à la femme-femme, comme réaction à l'image insupportable de la femme à la grue ou au volant du tracteur, de même que le refus de visibilité, en tant que rejet de toute continuité avec les politiques communistes (cf.aussi M.Gallagher, 1993)

Or, qu'en est-il de tous les changements de la condition féminine à l'époque de la transition dans les médias roumains? Rien ou presque rien.

Vu le poids de la tradition et les modèles passéistes, l'image de la femme est incroyablement traditionnelle. Les stratégies féminines occidentales visant la création d'une contre-culture au sein de la culture patriarcale dominante ne sont pas intériorisées; il n'y a pas de groupes d'action qui évaluent les émissions radio et télévisées (tels "Women's Media Action Group" en Grande Bretagne), exerçant des pressions pour l'accès non discriminatoire dans les médias et le développement des médias alternatifs (agences de presse féminines, groupes de production radiophonique et télévisuelle féminins etc.).

La sensibilisation des destinataires ainsi que des destinataires des messages au **journalisme de la structure et non seulement à celui de la surface** (fait divers, sensationnalisme, "du sang, des sous, du scandale à la une") pourra contribuer au changement de l'image monocorde de la femme, l'éloignant sensiblement du portrait robot esquissé dans une sémiotique de la dérision et du stéréotype par la revue *Dilema* numéro 70/1993 dans le texte "Actualités. Sommaire":

Réceptions. A Cotroceni, au palais Victoria, au Parlement dans des fauteuils confortables des hommes (rarement des femmes et toujours d'un certain âge) sourient pendant que d'autres prennent des notes et une voix *in off* présente la signification de l'événement, le respect réciproque, la traditionnelle amitié;

Symposium. Dans des sièges moins célèbres des hommes (des femmes un peu plus jeunes) sérieux, les casques aux oreilles s'ennuient sur des sujets très importants: réforme, extrémisme, sida;

Conférences de presse. Les tables ont disparu, sont restés les hommes et les chaises. L'âge des femmes baisse. L'opérateur s'en réjouit et s'attarde sur de jolis visages. Cependant les porte-paroles portent le plus de paroles possible;

Vie économique. Sur un fond d'étables dévastées et de halles vides des hommes (des femmes qui ressemblent aux hommes) parlent avec pudeur de quelque chose qui est arrivé en 1989 et a amené chômage, blocage financier. Le fait que celui qui parle reste debout et nous montre des groupes de travail d'hommes mal rasés et de femmes mal habillées confère du dynamisme et de la persuasion aux sujets traités.

Médiatisés ou non, les problèmes les plus inquiétants liés à la condition féminine en Roumanie sont: i) la pauvreté croissante des femmes seules (jeunes mères de familles ou vieilles veuves); ii) l'absence dans l'espace public; iii) le renoncement à la carrière ("Trop de cuisine et trop peu de carrière affirme Sorin Rosca Stanescu, le directeur du quotidien *Ziua*. Nous avons besoin de plus de restaurants et d'aide aux ménages").

En tant que créateurs d'opinion, les journalistes ont été invités d'exprimer leur perception de la condition féminine (Antoaneta Niculescu dans son mémoire de licence "La femme dans l'espace public roumain", 1996 a interviewé une centaine de journalistes de la presse écrite et audio-visuelle). Les journalistes (hommes et les femmes entre 25 et 45; les plus vieux refusant de répondre au questionnaire) estiment que les femmes sont trop peu impliquées dans la vie politique (40% des personnes questionnées assertent que les femmes sont très peu impliquées, alors que 28% estiment qu'elles sont seulement peu impliquées). La plupart des journalistes considèrent cette image convergente avec la réalité (43%) ou partiellement correspondant avec la réalité (36%).

L'image actuelle: invisibilité, incompetence, inactivité a été expliquée par les facteurs suivants: absence de qualification, hostilité de la mentalité masculine, manque d'intérêt des femmes elles-mêmes, absence d'une tradition des femmes dans la politique (le seul modèle connu étant la Dame de fer); enfin, mais en tant que moins important, le syndrome Elena Ceausescu.

En ce qui concerne les déficiences des femmes politiciennes elles mêmes, la majorité des journalistes hommes aussi bien que femmes identifient comme points névralgiques l'absence de courage et d'autonomie, la modestie exagérée et la subordination excessive, l'autovictimisation et l'absence de solidarité féminine.

Comme prédiction à court terme (quatre ans), il n'est pas dépourvu d'intérêt de mentionner que la plupart des journalistes n'entrevoient pas de changement significatif (54%), d'autres sont sceptiques (39%) et très peu sont optimistes (8% femmes et 19% hommes). Le changement pourrait être l'effet de la nouvelle génération de femmes jeunes, diplômées de sciences politiques, droit, sociologie, communications etc. Actuellement, la condition féminine concrétise parfaitement l'observation de Simone de Beauvoir: "Vous enfermez les femmes dans la cuisine et le boudoir et ensuite vous vous étonnez qu'elles aient un horizon tellement limité".

L'analyse de contenu de la presse écrite roumaine confirme la **visibilité des femmes comme acteurs** (directeurs de publications, éditeurs en chef, photographes etc.) mais **l'invisibilité comme identité sociale réelle**. Nous avons coordonné le monitoring de trois journaux nationaux (Cristiana Ghetau, 1996 – "La femme dans la presse écrite roumaine", mémoire de licence): *Adevarul*, *România Liberă*, *Evenimentul Zilei* en octobre, novembre, décembre 1995 (221 journaux contenant 4280 articles dans la une, la dernière page et la page sociale). L'analyse de contenu prouve que les auteurs des messages (journalistes) sont 40% femmes et 60% hommes, mais que les acteurs des informations sont 12% femmes et 88% hommes (les femmes étant victimes des crimes, viols etc. ou *top models* et vedettes du sport, du cinéma, etc.). Des 4000 articles, seulement 3% sont consacrés à une problématique typiquement féminine (violence principalement) et 1,5% à l'éducation des femmes, aux conditions de travail des femmes, au chômage etc. Un seul article était consacré à la question de l'égalité des chances. Ces résultats confirment un monitoring global réalisé par l'organisme canadien *Media Watch* en collaboration avec l'UNESCO dans 80 pays à la veille de la Conférence Mondiale des Femmes à Beijing dans lequel apparaissent des chiffres similaires: 57% journalistes hommes et 43% femmes, donc relatif équilibre au pôle production de nouvelles mais 83% hommes acteurs (politiques, économiques etc) et 17% femmes et seulement 11% des informations consacrées à des problématiques féminines (pauvreté, chômage, inégalité des chances ou visibilité des femmes qui ont réussi dans leur carrière).

La principale tendance est celle de victimisation des femmes: 22% des femmes sont victimes des viols, d'accidents ou crimes et seulement 8% des hommes.

L'âge des femmes acteurs est 18-35 (vu les professions choisies: vedettes, *top models*), alors que les hommes appartiennent à toutes les classes d'âge et de professions).

Pour 29% des présences féminines, la profession n'est pas mentionnée, ce qui compte c'est le nom, l'âge, l'apparence, le statut marital.

Il semble que la presse écrite offre une réponse quantitative satisfaisante, mais un image qualitativement uniformisante (sexe, violence, instrumentalisation du corps), alors que la télé est insatisfaisante au niveau quantitatif, mais avec des exemples qualitatifs notables (l'émission *Working Women* – de la télé privée Amerom, 1995, de même que les portraits hebdomadaires de TeleEuropa Nova, *Pour vous, Madame* – à la télé publique, *3 × femmes* – à la télé privée Acasa).

Les questions et dilemmes quant au rapport public-privé recourent des recherches actuelles sur la gestion de la sphère familiale et professionnelle. Pour la génération '90 (à l'opposé des générations antérieures), le projet de carrière n'est plus l'exception, mais la règle, car le désir de succès devient socialement acceptable. Pourtant, la gestion de la vie publique et de celle privée reste partout problématique.

Il faut passer de la centralité de la production (où la reproduction est considérée comme résiduelle, privée, liées aux obligations familiales) à la centralité de la reproduction des individus; cela non seulement dans les analyses des femmes et dans leurs consciences, mais surtout dans les politiques, dans la gestion administrative et la pratique des communautés. Pour donner un sens à notre vie, il faut inventer des projets qui assument l'importance de la qualité de la reproduction et de l'autonomie des individus [...] Dans ce sens, la reproduction des individus cessera d'être une tâche confiée à un sexe et deviendra le seul objectif d'une société plus sensée (Alisa Del Re, 1994:10).

L'intégration de la problématique féminine dans les contenus médiatiques par une couverture adéquate – ni la présence asexuée des “années glorieuses”, ni la “sex symbol” des “beauty contests”, mais l'individu avec une corporalité, démarche, mode de pensée, attentes et frustrations spécifiques – , **la sensibilisation de l'opinion publique et des décideurs** aux dilemmes et discriminations de genre, **la résolution de l'attentisme des femmes** quant à leur avenir pourrait contribuer du moins en partie à **la solution de la crise de légitimité et de participation** qui secoue la société roumaine de la transition ou des “carrefours du labyrinthe”.

Deux ans après (20 novembre – 20 décembre 1997), compte tenu du changement politique (remplacement du gouvernement socialiste considéré par certains crypto-communiste par une alliance de centre-droit CDR - Convention Démocratique de Roumanie réunissant libéraux et chrétiens-démocrates), on se serait attendu à un changement de focalisation dans le statut de la femme aussi. Or, l'analyse de contenu appliquée aux quotidiens *Adevarul* et *Romania Libera* relève la configuration thématique et actantielle suivante:

i) ADEVARUL sur 38 articles sur les femmes, les femmes apparaissent dans 26 comme victimes (des abus sexuels, de tentatives de meurtres, des réseaux des proxénètes), dans 5 comme individus monstrueux (mères et épouses criminelles), dans 4 comme délinquantes (“Tante proxénète, nièce prostituée” etc.), dans 3 par rapport à leur statut social (la femme du chef de l'Etat en visite aux Etats Unis, les femmes de l'industrie minière et une vedette de la mode), soit 70%; 13%; 10%; 7%;

ii) EVENIMENTUL ZILEI cumule sur un total de 47 articles concernant les femmes, 20 articles sur les femmes victimes de la violence domestique ou dans la rue (une attention

spéciale étant accordée à une journaliste attaquée devant son immeuble, volée et défigurée au moment où elle travaillait à une investigation importante), 10 articles sur des femmes maléfiques (mères et épouses monstrueuses, assassines des époux ou enfants, prostituées qui volent leurs clients, sorcières et même magistrats corrompus), 8 sur des femmes-objets (*top model* ou belles gitanes vendues par leurs parents ou maris) et seulement 9 sur des *career women* (mais uniquement dans le domaine du *show business*), soit 42%; 21%; 17%; 19%.

Silence total sur les femmes managers (dirigeants efficaces de petites et moyennes entreprises), sur les femmes dans les médias (éditeurs en chef ou directeurs de publications de prestige: *Dilema*, 22), sur les femmes du monde académique ou de la recherche.

Cette représentation négativisante, minorante de 51% de la population est indubitablement liée:

i) à la crise économique et politique qui place les femmes dans une double dépendance (époux et Etat);

ii) à la masculinisation de l'espace public et à la féminisation de la pauvreté (rejet de la politique communiste "d'émancipation de la femme");

iii) à l'attentisme, à la passivité des femmes elle-mêmes.

En guise de conclusions

Nous assistons ces dernières décennies à une profonde réévaluation des concepts d'identité, appartenance, authenticité dans le nouveau cadre postmoderne. Les idées de progrès, rationalité, objectivité qui ont légitimé la modernité occidentale sont mises en cause par des notions telles ambiguïté, contingence, provisoire.

Dans une nouvelle logique, le pluralisme postmoderne infrastructure par la multiplicité et la différence, nous habitue au paradigme inclusif: remplaçant la disjonction ou/ou par l'émergence de la conjonction multiple (culture des élites et culture des masses, modèle culturel homogénéisant type *melting pot* américain et multiculturalisme canadien etc.).

En acceptant la multiplicité à la place de l'unicité sécurisante, en vivant la relation et non pas l'opposition, on pourrait transformer les tensions génératrices de conflits en complexités postmodernes enrichissantes.

Or, l'une des mutations postmodernes les plus significatives est représentée par la reconstruction de l'identité, l'émergence de l'authenticité et la reconnaissance. Pour empêcher les nouvelles communautés tribales, définies par leur intense sentiment d'appartenance de devenir impénétrables et même anomiques, nous devons redécouvrir au-delà de l'hédonisme narcissiste, les relations sociales, la responsabilité, la solidarité. Dans ce sens, la pensée et la pratique féministe représentent une belle leçon de solidarité et *networking*, d'ouverture vers une culture communicationnelle, empathique, perméable aux sens et aux valeurs (de la vie et de la nature en premier lieu).

En fait, c'est le sentiment d'appartenance nationale et l'occultation des minorités qui ont contribué de manière décisive à l'effondrement des régimes communistes par le soi-disant "retour du refoulé" ou narcotisation des conflits ethniques, religieux, mis au frigo pour cinquante ans. La condition postmoderne ne cesse d'être définie par la "bande" des quatre:

nationalisme, histoire, religion, identité (J. Rupnik *inter alii*). On assiste donc paradoxalement à l'accroissement de l'homogénéité économique et médiatique (mondialisation de l'économie et de l'information) et, en même temps, d'une distinctivité exacerbée. Le recours à l'identité devient obligatoire dans des moments de rupture, lorsque la communauté revient aux mythes fondateurs, aux références verticales de la mémoire collective pour éclairer les références horizontales du *hic et nunc* (cf. Gina Stoiciu, communication personnelle).

Si la liberté des anciens était fondée sur l'égalité des citoyens, la liberté des modernes est fondée sur la diversité sociale et culturelle des membres de la société: "La démocratie est l'instrument politique de sauvegarde de cette diversité, d'association des individus et des groupes toujours plus divers dans une société qui doit fonctionner comme un tout" (A. Touraine, 1994:171). Autrement dit, le défi à relever et résoudre consistera dans l'établissement d'un équilibre entre la diversité culturelle et la cohésion sociale, d'une synthèse entre l'unité et la diversité. Comme les sociétés en transition ou les espaces disciplinaires *in progress*, le sujet postmoderne n'est plus l'actualisation d'un principe universel (raison, devoir etc.); il est plutôt un travail, un projet, un parcours, l'unité narrative d'une vie (P. Ricoeur), définie par la liberté de se construire, et non plus par des rôles attribués. L'idée moderne de sujet combine en fait trois éléments indispensables: *la résistance à la domination* (que ce soit la colonisation des "sauvages" ou la ghettoisation des femmes par les maîtres), *la liberté comme objectif central* et condition du bonheur et *la reconnaissance de l'autre comme sujet* (cf. A. Touraine, 1994:178-179), autrement dit, la raison, la liberté et la mémoire.

Entre des formes politiques opposées (le totalitarisme et les intégrismes), la démocratie, fondée sur le projet individuel et sociétal et la reconnaissance de l'autre, continue son parcours semé d'embûches, sinueux et pas mal difficile: "La démocratie indissociablement liée à tout ce que les rationalistes avaient expulsé, refoulé: la sexualité et la folie, l'inconscient et l'univers colonisé, le travail prolétaire et l'expérience féminine rapprochent ces périphéries dans un mouvement centripète, intégrateur" (cf. A. Touraine, 1994:201).

Si on voulait répondre à la célèbre question lancée par Roland Barthes dans les années 70 "Par où commencer?", on pourrait affirmer sans peur de se tromper: pour ce qui est du féminisme roumain par le début (historique du mouvement, rôles et images des femmes dans la littérature et les médias, insertion professionnelle et politique des femmes, projets politiques et projets pour les femmes etc.).

BIBLIOGRAPHIE

- Bard, Christine (ed.), 1999, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard.
- Beauchamp, Collette, 1987, *Le silence des médias. Les femmes, les hommes et l'information*, Montréal, Les Éditions de Remue-Ménage.
- Beaugé, Florence, 1999 "Le "deuxième sexe" du journalisme" in *Le Monde diplomatique - Femmes, le mauvais genre?*, no 44. mars-avril.
- Beauvoir, Simone de, 1949, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu, Pierre, 1998, *Despre televiziune. Dominația jurnalismului*, Bucuresti, Meridiane.
- Bourdieu, Pierre, 1998, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. "Liber".
- Bourdieu, Pierre, 1999, "Au coeur de la domination masculine" in *Le monde diplomatique, Femmes, de mauvais genre?*, no 44. mars-avril.
- Castells, Manuel, 1999, *Le pouvoir de l'identité*, Paris, Fayard.
- Collectif Clio, 1982, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze.
- Creedon, Pamela, 1993, *Women in Mass Communication*, London et New Delhi, Sage Publications.
- Del Re, Alisa, 1994, "Temps de travail salarié et temps de travail de reproduction", conférence donnée à l'Université des Femmes – troisième édition, "Le travail des femmes et l'économie, organisée par l'UNESCO, Bucarest, le 3 octobre.
- Descarries, Francine, 1999, "Parténariat féministe... pouvons encore rêver de changer le monde" in *Pluralité et convergence* (ed. Huguette Dagenais), Montréal, Les Éditions de Remue-Ménage.
- Dumont, Micheline, 1999, "Où en sommes-nous? Où allons-nous?" in *Pluralité et convergence* (ed. Huguette Dagenais), Montréal, Les Éditions de Remue-Ménage.
- Eco, Umberto, 1998, *Cinci scrieri de morală*, Constanța, Pontica.
- Faludi, Susan, 1994, *Backlash. The Declared War Against American Women*, New York, Doubleday, Anchor Books (orig. 1991).

Funk, Nanette, 1992, “Feminism East and West” in Nanette Funk (ed), *Gender Politics and Postcommunism*, New York et London, Routledge.

Gallagher, Margaret, 1993, “Velvet Revolutions, Social Upheaval and Women in European Media” in M. Gallagher (ed.) *Women Empowering Communications*, publié par World Association for Christian Communication Shkhotai Thammathirat, Open University Press.

Heinen, Jacqueline, 1999, “Illusions perdues à l’Est” in *Le monde diplomatique - Femmes, le mauvais genre?*, no. 44, mars-avril.

Images de la femme dans les médias, 1999, Rapport sur les recherches existant dans l’Union Européenne, Direction Générale “Emploi, relations industrielles et affaires sociales”, 1997.

Landowski, Eric, 1997, *Présences de l’autre*, Paris, Seuil.

Landry, Simone, 1999, “Où va le féminisme québécois?” in *The Global Network /Le Réseau Globale*, no. 11.

Legault, Ginette, 1991, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l’égalité*, Montréal, Liber.

Lipovetsky, Gilles, 1997, *La troisième femme*, Paris, Gallimard.

Maillé, Chantal, 2000, “Féminisme et mouvement des femmes au Québec. Un bilan complexe” in *Globe, Revue Internationale d’étude québécoises*, vol.3, no. 2.

Martin, Michèle, Proulx, Serge, 1995, *La télévision mise aux enchères*, Presses de l’Université du Québec, Téléuniversité.

Pritchard, David & Sauvageau, Florian (eds), 1997, “Les sexes et les générations” in *Les journalistes canadiens. Un portrait de fin de siècle*, Les Presses de l’Université de Laval.

Ricoeur, Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

Robinson Gertrude, Saint-Jean, Armande, 1991, “L’image des femmes politiques dans les médias” in *Les femmes et la politique canadienne*, volume 6, Dundurn Press, Toronto et Oxford, Wilson & Lafleur Montréal.

Roventă Frumuşani, Daniela, 1995, “The Woman in Postcommunist Society and Media” in *Global Network /Le Réseau Global*, no 2.

Roventă Frumuşani, Daniela (ed), 1999, *The Global Network / Le Réseau Global – Women, Media and Society*, no. 11.

Saint-Jean, Armande, 1992, “Les femmes et l’information. Une perspective québécoise” in G.Robinson (ed.) *Women and Power*, McGill Studies in Communications-Goethe Institut Montréal.

Sève, Micheline de, 1999, “Les féministes québécoises et leur identité civique” in Diane Lamoureux, Chantal Maillé et Micheline Sève (eds) *Malaises identitaires. Échanges féministes autour d’un Québec incertain*, Montréal, Les Éditions de Remue-Ménage.

The Global Media Monitoring Project. Women’s Part in the News, World Association for Christian Communication, 1995 and 2000.

Todorov, Tzvetan, 1994, *Cucerirea Americii*, Iasi, Institutul European.

Touraine, Alain, 1999, *Comment sortir du libéralisme?*, Paris, Fayard.

Watson, Peggy, 1997, “(Anti)Feminism after Communism” in Ann Oakley, Juliet Mitchell (eds), *Who’s Afraid of Feminism?*, New York, The New Press.